

FEUILLETON DU JOURNAL DES DEBATS
du 5 janvier 1934

Revue littéraire

Œuvres complètes d'André Gide. Tome IV.

Le drame des hommes de 1890 a été la lutte en eux d'un principe éternel, immatériel, étranger, et d'un principe mouvant, passionnel, intérieur, qu'ils appelaient la vie. *L'Immoraliste*, que André Gide acheva à l'automne de 1901, est fait de ce conflit. C'est, si on réduit le livre à son schéma, l'histoire d'un malade qui guérit, et qui, redevenu vigoureux, est si furieusement emporté par les forces de la vie, qu'il entraîne à la mort, avec une innocence sans pitié, la malheureuse femme qui l'a sauvé et qui est devenue malade de sa maladie.

C'est en relisant un livre après trente ans qu'on reconnaît les difficultés de la critique. Il y a autour d'une œuvre fraîchement écrite une atmosphère, un halo vivant, sans lequel il est malaisé de la comprendre. Les jeunes écrivains dont je parle avaient mis le cap sur l'éternel. Les aspects bourgeois, contingents, pourris de la planète, leur paraissaient parfaitement méprisables. Réfugiés dans un monde irrémédiablement beau, ils faisaient tous le voyage d'Urien. Quand un jour on fera l'inventaire de ce qu'ils ont rapporté de ces voyages dans le Sublime, on sera émerveillé de ces richesses. Mais rapidement la nature et l'instinct ont repris leur empire. Au cap de la trentaine, Maia a ressaisi ces évadés.

L'angoisse d'André Gide est celle de

tout un temps. J'ignore quelle est son attitude envers cette foule d'esprits qui dans le même temps cherchaient le sens de la vie. Et, certes, il est un bien autre artiste qu'un Rod ou qu'un Vogüé. Mais avec ces hommes, ses aînés de vingt ans, il a en commun l'inquiétude. Et ils lui ont passé la drogue que l'un d'entre eux avait rapportée de Saint-Petersbourg, le poison russe. Nous voyons par son *Journal* que Gide a été un lecteur passionné de Dostoïevsky.

A la fin du volume de ses Œuvres publiées cet automne, une lettre de Gide à Scheffer le remercie d'un article sur *L'Immoraliste*. « Vous racontiez parfaitement le livre, dit l'auteur au critique; vous tracez à souhait l'évolution de mon héros, marquez fort bien les étapes, le moment où la vie physique et la vie intellectuelle s'équilibrent en lui, le plateau, puis la vie physique, par élan acquis, l'emportant. » Voilà donc, de son propre aveu, la pensée de l'auteur. Son livre est une poussée de la vie physique, prenant sa revanche, et emportant un être arraché à la mort dans un élan si furieux, que cet être entraîne du même coup, sans pouvoir s'arrêter, celle à qui il doit son salut et qu'il tue.

Or, ce thème — la garde-malade tuée par la guérison même de son malade, Marceline périssant du retour de Michel à la vie, — pouvait de toute évidence être traité de deux façons. Ou bien la lumière était mise sur Marceline, la victime. On avait alors un roman d'un pathétique presque insoutenable, mais à peu près dénué de signification. Le lecteur peut se divertir à en composer les épisodes essentiels : Marceline, passionnément éprise de son mari, le soignant avec ferveur, s'adaptant à sa maladie, ivre de sa guérison, défendue par lui à Sorrente, contre un cocher

ivre que le convalescent terrasse, mais épuisée par tant de soucis, frêle, montrant déjà dans son sommeil une figure triste et pâle; malade soudain à son tour, emportée par son mari en Suisse, passant l'hiver à Saint-Moritz, au milieu des neiges qui les guérissent tous deux. C'est là que le vrai drame commence. Du haut de la Maleja, Michel, guéri, n'a d'autre idée que de redescendre vers cette Italie qui est le symbole même de la vie. Il entraîne Marceline. Mais il est guéri et elle ne l'est pas. L'hiver mou qu'elle trouve au pied des Alpes rouvre son poulmon. La malheureuse s'agite. Mais d'une course folle, il l'entraîne toujours plus loin vers le Sud, à la recherche du soleil qui les fuit : Florence, Rome, Naples, la Sicile, l'Algérie. Le lecteur peut à son gré se représenter les sentiments de Marceline, pendant ces cruelles étapes; l'inquiétude, le découragement, une telle fatigue qu'elle ne peut même pas dire non; cette espérance tenace entrecoupée de désespoir; son cri d'horreur quand elle s'aperçoit que son mari la quitte la nuit, et bientôt sa résignation. L'invention peut broder librement ce canevas. La traversée, très calme, est un dernier beau jour. Et Marceline va enfin mourir à Touggourt.

Qu'il est facile de raconter inexactement un livre ! Je n'ai à peu près rien dit qui ne soit dans *L'Immoraliste*. Et le roman que j'ai suggéré est exactement inverse de celui qu'a écrit M. Gide. Tout ce que nous venons de suggérer, il l'a laissé dans une sorte d'ombre blanche. Loin de faire le roman de la femme, il a écrit celui de l'homme. Au lieu d'un roman sentimental et pathétique, il a fait le roman des forces de la vie, — tour à tour menacées, déclinantes, renaissantes, triomphantes, déchainées.

Voici à peu près les étapes. Michel, qui est un jeune érudit de grand avenir, a épousé Marceline sans aversion, mais sans amour. Il l'a reçue, pour ainsi dire, de son père mourant. Pendant leur voyage de noces, en Algérie, sans qu'on puisse s'y attendre, il crache le sang. Marceline le soigne avec tendresse. Il guérit. La jeune femme a amené chez eux des enfants arabes dont elle a pitié. La vue de cette jeune force amuse le convalescent. Pourquoi son préféré est-il justement un petit bandit, qu'il voit voler, et qu'il couvre de sa protection muette ? Pourquoi, avec l'ingratitude des convalescents, préfère-t-il être au jardin avec eux, sans que Marceline soit présente ? Il respire mieux quand elle n'est pas là. Symbole sans doute de l'égoïsme impitoyable des puissances de la vie. Réalité aussi.

Le ménage revient en France et s'installe dans une grosse propriété de Normandie, la Morinière, dont relèvent six fermes. Michel poursuit mollement ses travaux ; déjà la vie commence à chasser de ses yeux les fantômes de l'histoire. On rentre à Paris ; Marceline met au monde un enfant qu'on ne peut sauver ; une phlébite, une embolie la tiennent elle-même entre la vie et la mort. Elle fait sa convalescence à la Morinière. Après de cette femme malade, Michel a déjà d'assez périlleuses fantaisies. Il se lie, lui le maître, avec les plus mauvais gars du pays. Il tend avec eux des collets sur ses propres terres. Nous reconnaissons à ces traits symboliques que le goût de l'action libre commence à l'entraîner. Il scandalise son régisseur, et finit par mettre en vente la Morinière. C'est à ce moment que Marceline, mal guérie, se met à tousser.

On sait déjà la suite : la guérison apparente de la jeune femme dans l'Engadine

et la guérison plus réelle de Michel. Puis le vertige de l'Italie, où Marceline recommence à tousser, et cette course éperdue vers le soleil, qui l'amène, mourante, à Touggourt. Mais, pendant cette course insensée, quels sont les sentiments de Michel. On sent bien que toute la signification du livre est dans ces vingt dernières pages.

Michel adore sa femme et croit la soigner de son mieux. Il l'entoure, sans compter, de tout le confort, de toutes les prévenances. « A Florence..., mécontents des hôtels, nous avions loué pour trois mois une exquise villa sur la Viale dei Colli. Un autre y aurait souhaité toujours vivre. Nous n'y restâmes pas vingt jours. A chaque nouvelle étape pourtant, j'avais soin d'aménager tout comme si nous ne devions plus repartir. Un démon plus fort me poussait... » Marceline devine avec horreur les pensées de Michel : doctrines féroces qui suppriment les faibles. Et pourtant, M. Gide prend soin de nous répéter encore que Michel aime passionnément sa femme. « Si léger que fût son sommeil, j'exerçai mon sommeil à rester plus léger encore ; je la surveillais s'endormir et je m'éveillais le premier. Quand parfois, la quittant une heure, je voulais marcher seul dans la campagne ou dans les rues, je ne sais quel souci d'amour et la crainte de son ennui me rappelaient vite auprès d'elle... » Mais déjà il se reproche cette sujétion comme une faiblesse.

A Naples, il commence à s'évader la nuit. « Dehors, nous dit-il, j'aurais crié d'allégresse. » Une nuit, en rentrant, il la trouve en larmes. Il lui promet de ne plus la quitter, mais dès le lendemain, à Palerme, il reconqu Coast. A Syracuse, les matelots ivres du port l'attirent. « La société des pires gens m'était compagnie délecta-

ble. Et qu'avais-je besoin de bien comprendre leur langage, quand toute ma chair le goûtait ? La brutalité de la passion y prenait encore à mes yeux un hypocrite aspect de santé, de vigueur. » Le pire instinct lui paraissant le plus sincère, il n'est content (du moins Marceline le lui reproche) que quand il a contraint ces malheureux à révéler quelque vice. A Biskra, il retrouve Moktir ; à Touggourt, la maîtresse de Moktir. C'est chez elle qu'il passe la nuit où Marceline, désespérée, agonise.

C'est sans étonnement qu'en lisant le *Journal de Gide*, on voit que lui-même, en 1903, a fait, dans des circonstances moins tragiques, un voyage, si je puis dire, de libre respiration. Comme il l'écrit à Schef-fer, il y a en lui un bourgeon de Michel. Un bourgeon seulement. Inconscient ou non, le thème de l'évasion le hante. Or, Michel est simplement un homme tourmenté du besoin de s'évader. Ou mieux, un homme chez qui les démons de la vie sont plus forts que l'amour. Nous revenons ainsi à ce combat dont nous avons parlé au début entre les forces vivantes et ce je ne sais quoi de plus haut que l'homme, de sacré, qui est ici un amour mêlé de reconnaissance et de pitié. M. Gide n'a pas pu s'empêcher de porter ce conflit sur le plan moral, et il a condamné son héros. Pour moi, je vois Michel sous les traits d'un saturnien, comme est M. Gide lui-même, et comme M. Gide voit Oreste. Ce sont des hommes liés à une destinée. Le héros de *L'Immoraliste* et le héros d'*Andromaque* ne sont pas sans rapports. Il est vrai que Michel tue celle qu'il aime ; ou, du moins, la conduit à la mort. Mais il le fait sur l'ordre de la fatalité, et chassé par les Furies.

HENRY BIDOU